

## 16. Qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui ?

Saint Benoît a certainement en tête le bon Pasteur qui porte la brebis perdue sur ses saintes épaules quand il dit d'être patient, de supporter. Quatre fois la Règle utilise une expression où le verbe supporter qualifie la patience. Les malades trop exigeants doivent être supportés avec patience : « *patienter portandi sunt* » (RB 36,5). Au chapitre 4 sur les instruments des bonnes œuvres, saint Benoît nous demande de « ne pas faire d'injustice, mais de supporter patiemment (*patienter sufferre*) celles qu'on nous fait » (RB 4,30). Au chapitre 72 il y a cette phrase que nous avons déjà vue : « Ils supporteront avec une très grande patience (*patientissime tolerant*) les infirmités d'autrui, tant physiques que morales » (72,5). Finalement on demande cette même patience – « *patienter portare* » – au postulant qui doit attendre quelques jours à la porte du monastère en étant traité avec rudesse pour mettre sa vocation à l'épreuve (58,3).

Cette dernière patience est étrange, car il semble que pour entrer dans le troupeau de la communauté, saint Benoît demande au postulant d'être le bon Pasteur de soi-même ou de la communauté qui fait semblant d'être désagréable pour l'éprouver.

Dans tous ces cas, les verbes latins *portare*, *sufferre*, *tolerare*, précisés par l'adverbe « patiemment – *patienter* » ou « très patiemment – *patientissime* » ont toujours le sens étymologique de se charger d'un poids, de supporter quelqu'un ou quelque chose de lourd. Justement comme la brebis que le bon Pasteur porte sur ses saintes épaules.

La patience qui supporte est la condition pour pouvoir prendre soin de l'autre. Comme je disais il y a quelques jours, le terme « soin » est fondamental pour comprendre la miséricorde que saint Benoît demande à l'abbé et à la communauté. Se préoccuper des autres, prendre soin des autres, est au fond le comportement qui résume l'exercice concret de la miséricorde à l'égard du corps ou de l'âme. Prendre soin est tout d'abord une attitude maternelle, puis paternelle, qui incarne l'amour pour la vie de l'autre, pour sa croissance, pour son bonheur.

La Bible nous présente dès les premières pages un Dieu qui prend soin de la créature humaine, même après le premier péché. La Genèse dessine une image extraordinaire d'un Dieu qui se fait « couturier » pour habiller Adam et Ève après le péché : « Le Seigneur Dieu fit à l'homme et à sa femme des tuniques de peau et les en revêtit » (Gn 3,21). Il a à peine fini de les gronder et maudire, mais c'était la réaction de celui qui aime et dont l'amour a été trahi. Tout de suite la tendresse paternelle et maternelle de son Cœur reprend le dessus et avec elle la compassion pour sa créature incapable de gérer sa propre liberté, comme les enfants. Ce geste de revêtir la nudité d'Adam et d'Ève exprime bien le fait que Dieu voit l'homme comme une unité : ce qu'il fait pour notre corps sert aussi à soigner notre âme, dans ce cas le sentiment de honte, de gêne. De fait, la honte n'est pas seulement un malaise physique mais aussi psychologique, justement parce que dans l'homme, l'âme et le corps forment une seule personne. Par la honte se révèle aussi le fait que l'homme est un être relationnel qui dépend du regard de l'autre et du regard que lui pose sur l'autre. Dieu n'habille pas l'homme et la femme parce qu'ils auraient froid, mais parce qu'ils se gênent, parce que leur "moi" a besoin d'un vêtement pour le corps afin de se sentir mieux dans l'âme. Adam et Ève avaient essayé de remédier à leur malaise, ce sentiment de misère, en cousant des feuilles de figuier pour se fabriquer des pagnes (cf. Gn 3,7). Mais ce n'est pas suffisant, c'est une solution

ridicule et inadéquate. Ils ont besoin que Dieu prenne soin de l'intégralité de leur être et de tout le drame de leur condition.

Le psaume 8, comme tant d'autres psaumes, exprime merveilleusement l'étonnement de l'homme devant l'attention avec laquelle Dieu s'occupe de lui, de lui personnellement, lui qui est pourtant si petit et insignifiant par rapport à l'immensité des cieux :

« A voir ton ciel, ouvrage de tes doigts,  
la lune et les étoiles que tu fixas,  
qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui,  
le fils d'un homme, que tu en prennes souci ? » (Ps 8,4-5)

Jésus rappellera à tous que le Père prend soin de nous jusqu'au moindre détail. « Est-ce que l'on ne vend pas cinq moineaux pour deux sous ? Or, pas un seul n'est oublié au regard de Dieu. À plus forte raison les cheveux de votre tête sont tous comptés. Soyez sans crainte : vous valez plus qu'une multitude de moineaux » (Lc 12,6-7). Mais il dénoncera aussi le fait que nous oublions cela, que nous ne le remarquons pas, que nous omettons d'avoir foi dans le Père, de faire confiance à sa providence qui embrasse tout notre être. La nature entière est signe de l'attention de Dieu pour l'homme, mais voilà, nous ne savons pas lire la réalité, nous ne savons pas voir au-delà des apparences l'intention du Créateur exprimée dans l'acte de créer ne serait-ce qu'une petite fleur, une goutte de pluie, un rayon du soleil...

Saint Benoît veut que la vie de la communauté nous rappelle cette attention de Dieu, il veut que nous en devenions des témoins les uns pour les autres. Que signifie s'aimer comme des frères et sœurs sinon se témoigner les uns les autres l'amour attentif dont le Père nous gratifie?

La Règle exprime au fond le soin avec lequel saint Benoît s'occupe de chacun de nous personnellement et directement. Parfois c'est comme s'il craignait qu'à l'avenir, les abbés et abbesses ne s'inquiètent pas assez de leurs fils et filles. Il craint qu'ils n'oublient de leur dire d'enlever le couteau de la ceinture durant le sommeil afin de ne pas se blesser (cf. RB 22,5), qu'ils ne permettent pas aux malades de manger de la viande ou de prendre un bain (cf. 36,8-9), et même, qu'ils ne laissent pas assez de temps entre Vigiles et Laudes pour, excusez-moi!, les « nécessités de la nature » (8,4).

On croit entendre Jésus qui, voyant la foule qui le suit et l'écoute dans le désert, manifeste une inquiétude maternelle pour le bien-être de toutes ces personnes, parmi lesquelles se trouvaient aussi des femmes et des enfants, comme Matthieu nous le fait savoir (15,38). Mais c'est Marc qui nous transmet avec plus de détails l'attention de Jésus aux besoins de la foule, lui qui retient l'amour dont Jésus a regardé le jeune homme riche (Mc 10,21), probablement une note autobiographique : « J'ai de la compassion pour cette foule, car depuis trois jours déjà ils restent auprès de moi, et n'ont rien à manger. Si je les renvoie chez eux à jeun, ils vont défaillir en chemin, et certains d'entre eux sont venus de loin. » (Mc 8,2-3)

Quelle attention ! Quel soin ! Il a tout vu, il sait tout. Il sait qu'ils n'ont rien à manger, il sait d'où ils viennent, il sait que « certains d'entre eux » viennent de loin. La miséricorde, le soin, commence par ce regard de compassion, attentif, précis jusqu'au moindre détail, comme le regard de Dieu qui compte nos cheveux. Et saint Benoît veut nous éduquer à ce regard, comme nous le verrons.